

« Le père Noël est une ordure » est sorti le mercredi 25 août 1982. Ce qui suit se passe le samedi 28, à la toute fin des vacances. Je n'avais pas vu ma mère de l'été. Une bonne partie de juillet avec mes grands-parents à Chamonix, août avec mon père et sa future femme dans l'Aude sur un affreux terrain de camping sans ombre ni échappée possible. Ma mère, pour moi, était restée à Paris. Je n'ai pas le souvenir de l'avoir vue, de l'avoir appelée ni même de lui avoir envoyé une carte. Un été sans nouvelles – c'est comme ça. À ce moment de l'année 1982 la procédure de divorce était engagée. Ma mère vivait encore dans l'appartement conjugal où les objets communs étaient, en un sens, en transit. C'est ça : en transit, attendant la répartition des biens, les camionnettes du grand départ. Les divers états des choses ne tiennent pas qu'à leur matérialité, qu'à leur place et leur poids dans l'espace mais dépendent aussi de ce que l'on prévoit pour elles comme avenir, de la rouille qui les mange, de l'insistance du soleil qui les décolore, de l'importance qu'on leur donne en les liant de cœur à telle époque, à tel emplacement dans les maisons. C'est dans cet intervalle que l'été se passe. À Chamonix, F. m'avait cassé le poignet gauche en jouant à chat au bord de l'Arve, en haut de la vallée, là où la rivière est encore ce torrent glacé qui polit les pierres et les rend glissantes. La suspension du temps entre la cassure de l'os et la douleur aveuglante qui saisit tout le corps, je ne l'oublierai jamais. Quelque chose de l'univers disparaît un instant. Par l'afflux de la douleur nous revenons au monde. Chaque fois que j'ai mal quelque part (et j'ai souvent mal, c'est comme ça, à peut-être trop m'écouter) j'évalue la sensation du moment par rapport à celle de l'été 82. Le corps conserve la mémoire des douleurs les plus intenses – points de repères nécessaires à l'évaluation des dangers du moment que les mots ne peuvent situer avec la même finesse. On m'a aussitôt conduit aux urgences. Très peu de temps s'est écoulé entre le chat qui tourne mal et le retour à l'hôtel le bras dans le plâtre frais. Ma mère ne m'a pas vu avec. On me l'a enlevé un mois plus tard dans l'Aude. Retrouvant mon bras laiteux et mou je me suis évanoui contre l'épaule de la future femme de mon père. Où se trouvait ma mère ce jour-là ? À cette époque août

interrompait la marche des choses, complètement. L'avenue de Villiers vide, les volets des bureaux clos, les trains rares, la vie même transportée sur les plages. Que faisait ma mère dans l'appartement de la rue du Chalet, à quelques semaines de la fin du préavis ? Comment occupait-elle cet entre-deux où le partage incertain des biens du ménage reportait le remplissage des cartons ? Le 1^{er} septembre elle allait emménager rue Pasteur. Comment a-t-elle meublé ses congés dans Paris en suspens ? Je l'apprendrai un an plus tard sur une plage des Landes. Le samedi 28 août 1982 nous nous retrouvons sur les Champs-Élysées. Il est midi et nous voici face-à-face au Pub Renault. Les tables sont installées dans des décapotables des années 1910. Personne ne conduit, personne ne se déplace. Je mange un steak à cheval, des frites puis un banana split. Ma mère je ne sais pas. Je ne suis même pas certain qu'elle commande autre chose qu'un café. Elle est pâle à l'heure où tout le monde rayonne. Elle est pâle et habillée léger, chemisier brillant et jupe claire – la tenue des étés précédents mais sans le bronzage habituel au retour d'un mois sur les plages de l'Aude, sans les hauts et les bas d'une vie de couple avec ses apéros qui tournent mal, ses menaces crachées au visage, ses promenades solitaires, la nuit, sur le front de mer. Délestée de ces drames quotidiens elle flotte, livide, dans ses habits de saison.

Port-la-Nouvelle. J'ai souvent repensé à cette ville où nous avons passé trois étés. Trois étés c'est peu mais à l'âge que j'avais et pour le reste de ma vie, le mois d'août à la mer – le mien ou celui des autres – ramène aux quatre semaines de Port-la-Nouvelle, avec le sable dans les voitures, les tongs jetables, le fil cassé du Jokari, le Mystère qui fond dans sa coupe en verre, et cette chanson de Dalida : « *Laissez-moi danser, laissez-moi aller jusqu'au bout du rêve* », celle-là plus que toute autre pour évoquer l'été quand il tourne autour de la plage et des barbecues et qu'il se doit, par sa brièveté, d'être à la hauteur des désirs formés au printemps.

Ce samedi 28, à la voir si pâle, si faible, si abattue, on s'étonne qu'elle en soit à regretter les étés 78, 79, 80, cette lente désagrégation du

monde connu. Ce samedi 28 je mange mon steak à cheval en racontant le peu qu'il est possible de raconter des vacances avec mon père, dans cette ville de bord de mer où elle a passé trois étés. Je ne lui dis rien des habitudes reprises avec une nouvelle femme aux mêmes terrasses de café, des courses dans le même supermarché, des excursions dans les mêmes zoos et les mêmes églises romanes – de la reproduction des vacances anciennes avec une autre, comme si celle-ci pouvait réparer ce qui s'était brisé avec celle-là dans les zoos et les églises, aux terrasses du port et dans les rayons de Continent. Je lui parle de l'affreux camping aux parcelles de terre craquelée, sans ombre ni échappée possible. Même à onze ans je sais combien ma mère est attachée au « bon goût » – j'en déduis que les vacances avec la future femme, moins élégante, moins soignée, moins lettrée qu'elle, lui donneront, grâce au récit que j'en fais, l'impression réconfortante que celui qui la quitte est tombé bien bas et qu'elle aurait donc, si elle le pouvait, moins de raison de le regretter. Je ne lui parle pas de mon évanouissement le jour où l'on a découpé mon plâtre, de l'épaule de la future femme qui m'a accueilli avec douceur, de la distance chaleureuse avec laquelle elle ébauche notre relation. La divorcée sait les qualités de cœur de la future épouse. Après le déjeuner nous allons voir « Le père Noël est une ordure ». C'est un très bon film. Après la séance nous allons manger une glace dans une galerie commerciale du bas des Champs-Élysées. Aujourd'hui je ne sais pas mais, à l'époque, ce genre d'endroit avait quelque chose de classe. Je mange trois boules avec supplément chantilly. Ma mère commande un crème. Nous parlons du film avec Katia le travelo et Zézette la clocharde. Nous rions. Ma mère fait durer son crème. Elle qui avait tant grossi ces dernières années a fondu le temps d'un été. L'après-midi s'achève. Je ne vais pas avec elle rue du Chalet. Je rentre, comme toujours, chez mes grands-parents. Je ne crois pas qu'elle me raccompagne (ou alors c'est jusqu'au pied de l'immeuble ; elle n'a plus de légitimité à entrer chez ses futurs ex beaux-parents). À mon retour je ne leur parle pas de ma mère, des kilos qu'elle a perdus, de sa présence flottante. Je

reçois les choses sans les comprendre (mais l'esprit les retient pour plus tard, quand l'âge permettra d'en mesurer l'importance).

Août s'achève. La rentrée arrive. Je suis en 5^e. Le lundi et le jeudi je dors chez ma mère rue Pasteur. J'ai une chambre là-bas – une chambre bien aménagée mais qui peine, en deux nuits par semaine, à garder mon empreinte. Ma mère débute sa vie de célibataire. De nouvelles copines, plus joyeuses et plus libres que celles du temps de mon père, l'entraînent au dehors. Le vendredi soir elles quittent leur bureau pour se retrouver rue Deguingand. Ma mère plaît aux hommes – ça doit lui faire tout drôle après onze ans de mariage. Quelque chose d'une vie qui lui offre des joies inespérées se dessine. Mon père est toujours là en ombre ou en reflet, presque encore sur le bout des doigts, mais les soirées rue Deguingand auxquelles elle le convie en pensée valent mieux que le quotidien qu'elle lui prête en banlieue nord avec sa future femme. L'été qui suit, sur une plage des Landes, je finis par apprendre ce que ma mère a vécu en août 82. C'est S. qui a le même âge que moi qui me l'apprend : « Ta mère s'est suicidée ». Aucun appareil, aucune pellicule n'a saisi ce moment de désespoir, ce foudroiement en juillet. Dans cet aveuglement soudain me reviennent à l'esprit le steak à cheval au Pub Renault, les glaces après la séance de cinéma, la présence flottante de ma mère. Était-elle vraiment là ? Avait-elle disparu au cours de cet intervalle d'été dont j'ignorais tout ? Sur cette plage des Landes, suivant le choc de la révélation, une question s'est formée : était-elle vivante le 28 août 1982 ? – et une autre, logique, à sa suite : aurais-je le pouvoir de rejoindre les morts sur les Champs Élysées ?